

Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 52 | 6.1.2018

**La fabrique du Drone,
visite guidée**

**Malaparte,
le caméléon mégalo (2)**

**La réalité des
bouleversements climatiques**

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

A l'occasion du premier anniversaire du *Drone*, j'ai organisé une «visite du hangar» qui paraîtra peut-être familière à nos abonnés de la première heure, mais où vous découvrirez aussi certains aspects de l'arrière-cuisine de votre réveille-neurones du dimanche matin. La longueur inhabituelle de cet article nous a obligés à remanier quelque peu la table des manières habituelle.

Bonne lecture, bonne semaine et... joyeux Noël à nos lecteurs orthodoxes (du vieux calendrier) !

Christ est né !

SLOBODAN DESPOT

FAUSSE ALERTE!

Un certain nombre d'entre vous ont reçu les 2-3 janvier des rappels d'abonnement indus, car ils s'étaient déjà réabonnés pour 2019. Cette redondance est due le plus souvent au chevauchement entre l'ancien système d'abonnements (sur PayPal) et le nouveau (sur Antipresse.net). Pour éviter ce désagrément, nous vous prions instamment, le cas échéant, de **désactiver le renouvellement automatique des abonnements sur PayPal!**

AGENDA

Robert Darnton, auteur du remarquable *Tour de France littéraire. Le monde du livre à la veille de la Révolution* (voir le Cannibale lecteur du Drone n° 48) sera en conférence à la **Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel (salle de lecture, pl. Numa-Droz 3) le jeudi 17 janvier à 19h.**

Historien, spécialiste des Lumières et directeur honoraire de la bibliothèque universitaire d'Harvard, R. Darnton sera en discussion avec Michel Schlup, ancien directeur de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel. (Entrée libre)

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La fabrique du Drone

LE DRONE DE L'ANTIPRESSE VIENT D'ACCOMPLIR SON PREMIER TOUR DE CALENDRIER. VOICI 52 SEMAINES QUE NOUS AVONS LANCÉ CETTE VERSION PDF DE L'ANTIPRESSE ET NOUS SOMMES FIERS DE N'EN AVOIR MANQUÉ AUCUNE. CE PREMIER ANNIVERSAIRE EST L'OCCASION DE LEVER UN COIN DU RIDEAU SUR SES COULISSES... MAIS AUSSI DE MONTRER POURQUOI LA GRATUITÉ DE L'INFORMATION SUR L'INTERNET EST LA PLUS COLOSSALE DES FAKE NEWS!

Je ne reviendrai pas ici sur les valeurs fondamentales de l'Antipresse. Je les ai exposées dernièrement dans plusieurs articles et interviews, sans compter notre manifeste. Il me paraît utile en revanche — notamment pour les lecteurs qui nous ont rejoints en cours d'année —, de livrer quelques éclaircissements sur la formule actuelle et ses origines.

1. VISITE GUIDÉE DU HANGAR

La forme influence le fond. Dans sa version originelle et gratuite (2015-2017), l'Antipresse était un simple courrier électronique. Elle se présente désormais aussi comme un magazine hebdomadaire. Le *Drone* comporte notamment une rubrique photo (*Photobiographie*) qui ne figure pas dans la version texte. Au fil du temps, les rôles se sont inversés. Le magazine n'est plus

le complément typographique de la lettre : c'est la lettre qui constitue une version simplifiée du magazine. Elle demeure néanmoins le support de prédilection des lecteurs qui nous lisent uniquement (ou avant tout) sur smartphone ou tablette.

A l'origine, le *Drone* répondait surtout à une demande récurrente des lecteurs, exprimée en particulier dans le sondage réalisé en novembre 2016. Depuis ses premières éditions, l'Antipresse s'était considérablement étoffée. Beaucoup de personnes avaient de la peine à lire cet interminable courriel à l'écran, et même à l'imprimer. Selon les plateformes et les applications, le texte apparaissait trop gros ou trop petit, débordait des marges, perdait ses illustrations...

La création du *Drone* visait donc en tout premier lieu à lever cette frustration. Mais nous sommes allés plus

loin. Nous aurions pu nous contenter de fournir un PDF imprimable sans mise en page particulière. Or nous avons profité de l'occasion pour nous interroger fondamentalement sur le sens et l'usage de ce qui était devenu un média à part entière.

QUESTIONS (PAS SI FUTILES) DE FORME

Après de nombreux essais, nous avons défini le *Drone* comme un cahier de 16 pages A5 (14x21 cm). Les 16 pages sont évidemment un clin d'œil à l'imprimerie traditionnelle. (Pour rappel : les « formes » qui composent un livre imprimé en offset sont des pliages de 8, 16 ou 32 pages.) Le format n'est pas non plus un fruit du hasard. Tel quel, il cadre bien sur l'écran relativement petit

Ce choix nous permet de composer les pages du *Drone* dans une typographie de taille normale (10 ou 12 points), telle qu'on la rencontre dans les livres et les magazines classiques.

A ce propos, le choix des polices de caractères a lui aussi fait l'objet de réflexions et d'essais. Nous avons commandé des fontes relativement peu usitées, de style « rétrofuturiste », qui annoncent d'emblée la *patte* du *Drone*. Elles sont à la fois agréables à lire, car conçues pour la typographie électronique, et chaleureuses par leurs références nostalgiques. Grâce à leur polyvalence, elles sont également utilisées comme polices de notre nouveau site.

la rumeur qu'elle soulève. C'est pourquoi l'historien le plus lucide de la Révolution française fut un Écossais, [Thomas Carlyle](https://en.wikipedia.org/wiki/The_French_Revolution_(Carlyle)). Et son romancier le plus mémorable ? Le Dickens de [*A Tale of Two Cities*] (https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Conte_de_deux_cités), ce va-et-vient Paris-Londres où l'on saisit de tout son	face à la rumeur qu'elle soulève. C'est pourquoi l'historien le plus lucide de la Révolution française fut un Écossais, <u>Thomas Carlyle</u> . Et son romancier le plus mémorable ? Le Dickens de <i>A Tale of Two Cities</i> , ce va-et-vient Paris-Londres où l'on saisit de tout
---	--

d'une tablette. Un format A4, choisi par défaut par les éditeurs de lettres en ligne, apparaît trop petit sur un écran et nécessite donc des agrandissements-rétrécissements constants. Le petit format A5 présente un avantage supplémentaire pour les yeux lorsqu'il est imprimé. La plupart des imprimantes — si on ne les règle pas autrement — adaptent automatiquement le format du document à celui du papier de sortie. Tiré sur du papier standard, le *Drone* sort donc agrandi à 140 %.

Enfin, le tout s'agence en général sur deux colonnes, et pas seulement pour des raisons esthétiques. Les lignes brèves sont plus confortables à suivre que les longues, et ceci est encore plus sensible lorsqu'on lit sur un écran que sur papier.

Bref : davantage qu'un Antipresse imprimable, le *Drone* se veut une tête de pont de la lecture classique dans le monde vibrant et dématérialisé de l'internet. Pour accomplir ce rôle, il a dû assimiler et respecter les règles de deux univers : celui de l'imprimerie

et celui des écrans. Il suffit de comparer, sur votre tablette, une page du *Drone* avec un document PDF quelconque pour ressentir la différence de confort de lecture. A une époque où la vue est lourdement mise à contribution chez tout le monde, ce seul point justifie des études méticuleuses auxquelles la plupart des médias « professionnels » ne songent pas.

Tout change rapidement dans la culture virtuelle, et notamment les habitudes de lecture. C'est pourquoi nous étudions également une version de l'Antipresse pour les liseuses (e-books) à mise en page fluide. Nous la lancerons peut-être en 2019, selon la demande des lecteurs et l'évolution des standards technologiques. (Écrivez-nous si cette option vous intéresse.)

LA MACHINE À PUBLIER

Puisque nous avons entamé la visite des ateliers, autant évoquer aussi le cœur de la machine : le système de gestion de contenus et de publication spécifiquement conçu pour l'Antipresse.

Chaque dimanche matin, depuis le premier numéro, nos lecteurs reçoivent un long document constitué de plusieurs articles et pourvu d'une table des matières. Pour gérer ce flux de texte, j'ai programmé une base de données spécifique, hors ligne, qui contient tous les textes de l'Antipresse depuis le début, avec toutes les « métadonnées » nécessaires : nom de l'auteur, date et édition, mots-clefs, résumé, volume

en caractères, etc. Cette semaine (la 162e), le compteur de la base de données affiche 1160 articles distincts, tous dûment référencés.

Comme la plupart des rédactions, l'Antipresse se trouve confrontée à la jungle des formats. Par habitude, les auteurs livrent le plus souvent leurs textes dans des documents Word (.docx). Ce standard était relativement adapté pour l'édition papier, il ne l'est plus pour l'édition électronique. Les fichiers .docx sont truffés d'informations invisibles propres à l'application MS Word qu'il faut parfois nettoyer. Certains rédacteurs se retrouvent donc aujourd'hui encore à extraire du texte sans mise en forme, puis à réintroduire à la main les italiques, les gras ou les intertitres. Comme en 1990 !

A l'Antipresse, nous ne pouvons nous permettre le luxe de telles corvées. Nous avons donc opté pour un code simple, qui n'est lié à aucune application particulière et qui se contente de texte brut. Mais nous avons également mis en place des convertisseurs pour les articles rédigés dans Word.

Chaque numéro de l'Antipresse est ensuite relu et corrigé avec le même soin qu'un livre avant édition. Une langue précise signifie une bonne compréhension, sans même aborder les exigences de style. Voilà encore un trait distinctif auquel nous tenons.

Une fois corrigés et introduits dans la base, les textes sont assemblés pour chaque édition, dans un ordre défini, par un script spécifique.

La lettre « texte » est dès lors prête à l'envoi. Mais elle passe par un convertisseur supplémentaire pour être introduite dans les gabarits du Drone PDF, composé dans une application de mise en page professionnelle.

LE NOUVEAU SITE

Mais cela n'est pas tout ! Depuis la mise en route de notre nouveau site en novembre dernier, tous les articles sont également importés, chaque dimanche, dans l'archive d'antipresse.net, catégorisés et mis séparément à la disposition des abonnés. Cela correspond également à une demande fréquente des lecteurs.

Ce site, développé avec beaucoup de maîtrise et de patience sous Wordpress par Paméla Ramos, est une structure complexe et exigeante. Sa synchronisation manuelle avec la lettre demanderait encore quelques heures de travail chaque semaine. Ne disposant pas des « petites mains » nécessaires, nous avons également dû mettre en place des automatisations pour ces tâches-là. La recherche, le tri et le testing de ces procédures invisibles ont englouti des semaines de travail l'an dernier.

Néanmoins, grâce à toutes ces innovations, nous avons pu mettre en place une structure rédactionnelle... d'une seule personne. Cela

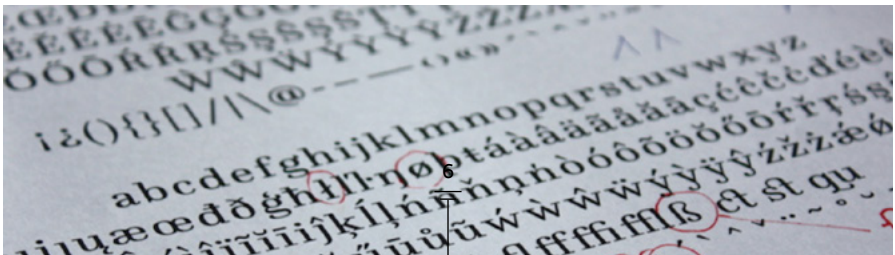
nous permet de contenir sévèrement les coûts et de proposer un abonnement à prix abordable.

E-MAILING ET GESTION DES ABONNÉS

L'Antipresse, ne l'oublions pas, reste fidèle à sa conception originelle. Ce n'est pas un blog où l'on va butiner des articles au hasard, c'est une lettre-magazine qui vient à vous chaque dimanche à 7 heures du matin, avec son choix d'articles de la semaine. Le choix d'un système fiable d'envoi par e-mail était donc d'une importance stratégique.

De même, à cause de l'augmentation du nombre des abonnés, mais également des nouvelles exigences en matière de protection des données introduites par le RGPD (voir mon article à ce sujet), il ne nous était plus possible de gérer les abonnements par l'ancien système, largement manuel. Désormais, chaque abonné dispose de son compte sur le site et d'un mot de passe connu de lui seul. Cette porte lui donne accès au Drone de la semaine, mais également à l'historique des Drones et à l'ensemble des articles isolés publiés par l'Antipresse.

La mise en place de cette structure, qu'on rencontre généralement sur les sites de médias de grande envergure, a inévitablement entraîné des lenteurs et des couacs. Nous ne sommes pas encore sortis de la



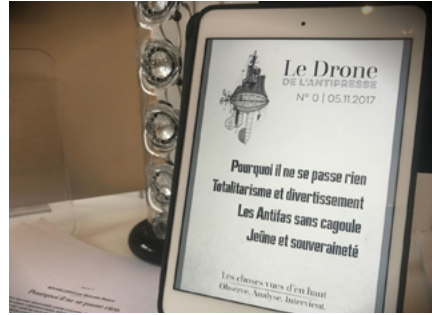
période de rodage, et demandons donc à nos lecteurs encore un peu de patience... (Avant de fulminer, on peut se rendre sur la [page des questions](#), qui sera complétée dans les semaines à venir.)

2. NOTRE PHILOSOPHIE ÉCONOMIQUE

Tout ceci, on le voit, représente un investissement considérable, tant en étude et développement qu'en gestion et maintenance. Sans même parler du cœur de notre *business*, la production des textes ! Pour financer cette semi-professionnalisation, nous avons dû abandonner le modèle gratuit (assorti de dons à bien plaisir, dont le « panier » moyen baissait mécaniquement avec la normalisation et l'extension du lectorat) et introduire un système d'abonnements échelonné à partir de 50 €/CHF par an, soit 1 €/CHF par édition.

Cette « révolution » nous a valu des flots de réactions déçues, voire offensées. La nature humaine ne change pas : ce qui est gratuit finit toujours par être considéré comme un droit. Quoi qu'il en soit, la grande majorité des abonnés de la version gratuite ont renoncé à prendre l'abonnement lors du lancement du Drone en janvier 2018. Depuis lors, nos nouveaux abonnés viennent pour partie de ce public originel, mais ce sont aussi et surtout des lecteurs qui n'ont jamais connu la version gratuite.

Le passage à l'abonnement ne représente pas seulement un moyen à court terme de financer le développement de notre projet. Il résulte



d'une réflexion de longue haleine sur l'évolution des médias. Après tout, cette prospective est l'un des grands sujets de réflexion de L'Antipresse.

L'introduction d'un modèle payant dans un environnement où la gratuité était de règle était un pari risqué. On nous a prédit une disparition rapide. Pour le moment, ce pronostic est démenti. Si nous avons été optimistes sur le pourcentage de ralliement de notre public originel, nous sommes rassurés par la cadence des nouvelles adhésions à notre plateforme.

LE LEURRE DE PINOCCHIO

La gratuité de l'information sur l'internet est la plus colossale des *fake news*. Pour s'en convaincre, il suffit de se poser une simple question : comment les géants du *net* cotés à milliards auraient-ils pu devenir ce qu'ils sont en n'offrant que des services gratuits ? Et, quand d'aventure ils ont commencé par le tout-gratuit, pourquoi leurs investisseurs ont-ils consenti à endurer des années de pertes abyssales ?

« *Il n'y a pas de dîner gratuit* » : c'est l'un des proverbes chéris de nos amis

anglo-saxons. Si ce n'était pas évident sur l'internet « cool » des débuts, c'est une évidence aujourd'hui. Et ce sera la seule loi demain. Chaque fois que vous consommez un produit que ne vous coûte rien, rappelez-vous que le produit, c'est *vous!*

Or le produit que vous êtes est examiné et exploité sous toutes les coutures. Soit vous serez abreuvé de publicités ciblées, pollution mentale majeure de notre temps qui s'attaque à nos facultés d'attention et de concentration. Soit vous serez rendu *accro* à des services pratiques qu'on facturera ensuite à volonté car vous ne pourrez plus vous en passer. Soit vos comportements seront analysés statistiquement pour les besoins de la politique ou de la grande industrie. Soit — comme on l'a vu avec le scandale *Cambridge Analytica* — vous serez discrètement influencé dans vos choix électoraux.

Après des années de bonhomie, les géants du net — qui ne se limitent pas au quintette GAFAM — ont fini par montrer leur vrai visage. Non contents de facturer ce qui était gratuit et de faire commerce de vos données, ils s'instaurent également en tant que police du politiquement correct, soit en manipulant leurs algorithmes afin d'occulter certaines informations, soit en censurant purement et simplement les comptes, comme cela arrive souvent sur Twitter, YouTube ou Facebook. Lorsque vous avez fondé l'essentiel de votre communication sur ces plateformes, vous vous trouvez désarmé. Et vous comprenez que, si « hors-la-loi »

que vous vous croyiez, vous maniez un fusil dont le shérif vous vend les cartouches.

Quant aux médias de grand chemin, eux aussi ont fini par largement verrouiller leurs contenus, tout en maintenant par surcroît la pollution publicitaire. Lorsqu'ils restent en libre accès, il convient toujours de se demander pourquoi et au profit de qui. Par un réflexe grégaire, on continue de boire à ces fontaines sans se demander ce que cela nous coûte *réellement* ni si d'autres modèles sont possibles.

Tout ceci s'inscrit dans une tendance lourde de notre époque, qu'Edward Limonov avait résumée avec clairvoyance voici plus de vingt ans dans son *Grand Hospice occidental*. De mon côté, j'ai appelé cela la *Régression de Pinocchio*. Au lieu de faire évoluer les humains de l'adolescence à l'âge adulte, on leur fait suivre un chemin inverse : de l'adulte à l'enfant. Comme Pinocchio au pays de Cocagne, ils déambulent fascinés par les friandises qu'on leur offre sans s'interroger sur le pourquoi de cette générosité. Lorsqu'ils entrevoient le but de la promenade, il est trop tard. Les ados choyés sont devenus des peaux de tambour.

POUR UNE INFORMATION ADULTE

Certes, ce n'est pas en vous réfugiant dans la micro-principauté de l'Antipresse que vous échapperez à ces tendances de fond de notre époque. Mais vous trouverez ici un modèle intègre et clair. Nous sommes convaincus que les seuls médias

honnêtes et « transparents » sont ceux qui existent pour leur public et par leur public. En tant qu'auteur de livres, je gagne ma vie par les droits d'auteur résultant des ventes de mes ouvrages. Je suis donc libre et sans attaches, tout comme mes lecteurs. Pourquoi en irait-il autrement si je suis journaliste et commentateur dans un média indépendant ?

L'Antipresse ne veut pas se financer par la publicité ni par du mécénat caché. Elle ne vend pas vos données, qui restent votre propriété.

En même temps, nous sommes une véritable rédaction, avec des visions multiples et une entière liberté d'opinion. Nous offrons à nos abonnés l'accès à tous les contenus publiés depuis le début, ce que la plupart des grands médias ne permettent pas. Et nous entretenons dans toute la mesure du possible un contact personnel avec ceux qui nous suivent.

Il n'est pas très risqué de prédire que l'an 2019 sera critique pour nombre de médias de grand chemin, surtout ceux venant du monde d'avant, de l'imprimé. Ceux d'entre eux qui ont apparemment réussi à négocier le tournant — comme le *New York Times* — se sont souvent vidés de leur substance en ne sauvant que leur *marque*. L'avantage de l'Antipresse est d'être partie matériellement à zéro — zéro moyens, zéro mécènes, zéro abonnés —, tout en embarquant un puissant arsenal immatériel : sa grande richesse d'expériences, de connaissances et de personnalités, ainsi que sa totale

franchise. Cela nous donne, j'en suis convaincu, un sérieux avantage concurrentiel dans l'ère des post-médias de grand chemin.



J'arrive au terme de cet itinéraire sans même avoir évoqué notre raison d'être : les contenus. Nos lecteurs les connaissent. Leur qualité et leur originalité sont notre seul argument de vente. Nous ne voulons ni moraliser ni éduquer nos lecteurs. Nous les respectons tels qu'ils sont. Nous nous efforçons de donner une lecture de notre temps qui soit détachée de l'événementiel, mais enracinée dans nos fondements culturels et historiques. Et nous ne transigerons jamais sur la qualité de la langue !

Bref, nous ne faisons pas de la contre-information ni de la réinformation. Nous rédigeons de semaine en semaine la libre chronique de notre temps, soit l'équivalent d'un livre de quelque 900 pages par an. Et avec le même soin que pour un ouvrage destiné aux librairies et aux bibliothèques. Penser l'information comme on pense un livre : c'est notre réponse à la crise de confiance dans les médias.

Comme l'a écrit un de nos lecteurs de la première heure, « en ces temps orwelliens, l'Antipresse, c'est LA presse ». Nous sommes passionnément attachés à cette mission. Sa poursuite ne dépend que de vous, nos lecteurs !

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Malaparte, le caméléon mégalo (2)

« MALAPARTE, AUTEUR ITALIEN, CHRONIQUEUR DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE » : PAS BESOIN D'ALLER CHERCHER PLUS LOIN ! EN LE DÉFINISSANT DE CETTE MANIÈRE, C'EST-À-DIRE EN LE RÉDUISANT À CES TROIS SEULES CARACTÉRISTIQUES, LES HISTOIRES DE LA LITTÉRATURE ONT RÉUSSI À CANTONNER MALAPARTE AU RÔLE D'ÉCRIVAIN MINEUR, ANECDOTIQUE. ALORS QUE SES DEUX PRINCIPAUX ROMANS, *KAPUTT* ET *LA PEAU*, FONT DE LUI UN GRAND PARMIS LES GRANDS !

Cervantès est-il un auteur « espagnol » ? Tolstoï est-il un écrivain « russe » ? Ou plutôt : Cervantès n'est-il « que » espagnol et Tolstoï « que » russe ? Pour continuer : Ernst Jünger, Henri Barbusse, Roland Dorgelès, Maurice Genevoix, furent-ils des « chroniqueurs » de la Première Guerre mondiale ou des écrivains ? Et Céline ? Lui aussi « chroniqueur » de la Première Guerre mondiale ? Si l'on avait résumé tous ces auteurs à cela, auraient-ils eu la moindre chance d'entrer dans l'histoire de la littérature ? C'est pourtant le sort que nombre de critiques ont réservé à Malaparte, et qui, au-delà de ses turpitudes politiques, l'ont définitivement fait passer au rang d'écrivain mineur et dépassé car « daté ».

C'est de Chateaubriand que se revendique Malaparte dans *Journal d'un étranger à Paris* : « Je me sens plus près de Chateaubriand que de n'importe quel autre écrivain moderne. [...] Je retrouve dans l'imagination de Chateaubriand, dans son ironie, dans son romanesque, dans son sentiment de la nature, dans son libre goût des hommes, dans son goût de l'histoire, dans son penchant à participer

personnellement aux événements de l'histoire, à se mêler intimement aux faits de son temps, je retrouve mes goûts, mes esprits, mes penchants. [...] Enfin, sans vouloir trop me rapprocher de Chateaubriand, car j'ai tout de même une conscience ironique de mes limites, j'ose affirmer avec un peu de vérité, à mon avis, qu'il y a dans Chateaubriand quelque chose, dans sa vie, dans son style, dans ses attitudes envers les hommes, les événements, l'histoire de son temps, et la profonde transformation de la société de son temps, si semblables à la nôtre, quelque chose en quoi je reconnais ma vie, mes sentiments, mes attitudes, en quoi, tout court, je me reconnais. » Sans doute faut-il lire Malaparte en gardant à l'esprit ce modèle littéraire qui le fit se penser en être de littérature.

Quand commence la Seconde Guerre mondiale, Malaparte est correspondant de guerre. En 1941, il est arrêté par les Allemands et condamné à quatre mois de résidence forcée pour les articles qu'il envoie en Italie du front russe. Mais là n'est pas le plus important : il commence à rédiger *Kaputt*(1), qu'il

transportera dans les doublures de son uniforme pour que les Allemands ne n'en saisissent pas et qui paraîtra en 1944. « Gai et cruel », c'est ainsi que Malaparte lui-même décrit ce livre, dans lequel réalité et fiction se mêlent, où les causeuses dans les salons mondains – le premier chapitre s'intitule « Du côté de Guermantes » – alternent avec les récits des scènes d'horreur, racontées comme de simples histoires. Lorsqu'il rend visite à Ante Pavelić, chef des Oustachis et Poglavnik de la nation croate, il aperçoit ce qu'il croit être des huîtres dans un panier d'osier sur son bureau. Il questionne Pavelić, qui lui répond « avec un sourire, son bon sourire las : – C'est un cadeau de mes fidèles oustachis : ce sont vingt kilos d'yeux humains. » Ce livre est impossible à raconter. Je ne m'y essaierai donc pas. Il se termine à Naples, au moment où les Américains débarquent, après que les Napolitains en eurent eux-mêmes chassé les Allemands.

C'est là que commence *La peau*(2) : après avoir accompagné l'armée allemande, c'est dorénavant les Américains que va suivre Malaparte, dans cette guerre que les

vainqueurs comme les vaincus ont perdue. Si *Kaputt* décrivait l'horreur du nazisme et de la guerre, *La peau* décrit une autre horreur : celle de la « Libération » et de la « peste » qui l'accompagne. Seul l'humour – féroce – rend ces deux romans supportables, alors que se déploient les thèmes malapartiens par excellence : haine et dégoût de la haine, pitié et dégoût de la pitié. Contrairement à Malraux,

Malaparte n'est pas un écrivain aventurier, juste un observateur. Il reste en-deçà – ou au-delà – de l'histoire qui se déroule, mais proche des personnes simples qui la vivent.

Kaputt et *La Peau*, c'est la guerre et paix. Sans être semblables, les deux romans s'imbriquent l'un dans l'autre. Mais si, avec *Kaputt*, dénoncer la guerre

et ses méfaits peut sembler banal ou en tout cas évident, avec *La peau*, vilipender la paix et ses vainqueurs, se moquer des libérateurs et du « rêve américain » se révèle en revanche beaucoup plus audacieux.

Le sang occupe une place importante dans l'œuvre de Malaparte. C'est sur le sang (« *O' sangue ! O' sangue !* »), celui de San Jennaro, conservé dans la cathédrale, et que la rumeur fait croire aux Napolitains



KAPUTT ILLUSTRÉ PAR ELOAR GUAZZELLI

que les fioles qui le contiennent se sont brisées, que se termine *Kaputt*. Mais *Le sang*(3), c'est aussi le titre d'un recueil de nouvelles de Malaparte de 1937. Cette horreur du sang, qui est aussi fascination, l'amènera en 1957, aux pires moments du cancer qui finira par l'emporter, à refuser toute transfusion en raison du caractère magique qu'il lui attribuait.

Si, dans les romans que nous avons évoqués, Malaparte se révèle un maître dans le mélange des genres littéraires qu'il emploie avec adresse, le tout formant un ensemble hétérogène, il en va tout autrement dans ses nouvelles, qui sont généralement d'un seul tenant, littérairement parlant. Autobiographie et fiction se côtoient d'une nouvelle à l'autre, mais ne se mélangent pas. Ses deux thèmes de prédilection sont l'enfance et la terre natale.

Mais, là aussi contrairement à ses romans, il n'hésite pas à aborder dans ses nouvelles la réflexion politique et philosophique, toujours sur le mode ironique et poétique qui le caractérise. C'est le cas notamment avec *La tête en fuite*, publié en 1936, dont l'édition actuellement disponible(4) est précédée de *Sodome et Gomorrhe*, une nouvelle plus ancienne (1931) qui, sous couvert d'une exploration du mythe biblique, raconte une réalité plus politique.

Durant la guerre, Malaparte se fit construire une maison sur mesure à Capri, la *casa* « come me » (maison « comme moi »). Cette fois encore, il fit jouer ses relations avec le comte

Ciano pour contourner les lois qui n'eussent sinon pas permis une telle construction. Cette maison incarne la folie mégalomane qui habitait Malaparte. On ne peut pas la visiter, mais on peut néanmoins la voir en partie dans le film de Jean-Luc Godard *Le mépris*, dont la seconde partie a été tournée dans la *casa* « come me ». Effectivement, elle est à son image : tout comme en littérature il a su faire éclater les genres de façon magistrale, sa maison est orgueilleuse, emphatique, rarement modeste. Sa littérature est hybride, à la fois rénovant les formes traditionnelles tout en jouant avec les possibles de la modernité. Et quel talent, quel maître romancier ! Si le personnage lui-même excite certes davantage la curiosité que la sympathie, qu'importe ? C'est une littérature qui bouscule, qui secoue, à laquelle comme à peu d'autres on pourrait appliquer la sentence de Franz Kafka : « *On ne devrait lire que les livres qui nous piquent et nous mordent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ?* »

~~~~~  
NOTES

1. Gallimard, coll. « Folio », 2017.
2. Publié en 1949. Gallimard, coll. « Folio », 2016.
3. Flammarion, coll. « Garnier-Flammarion », 2010.
4. Les Belles lettres, coll. « Domaine étranger », 2014.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Bouleversements climatiques, retour à la réalité

**Q**UAND ON ÉVOQUE LES BOULEVERSEMENTS CLIMATIQUES À VENIR, ON LES ASSOCIE VOLONTIERS À LA FIN DES TEMPS, OU ENCORE À LA FIN DE L'ESPÈCE HUMAINE (1). C'EST TRÈS EXAGÉRÉ.

Les bouleversements en question vont effectivement créer un effondrement (2), cela on peut le dire. Pour autant ce ne sera pas la fin de l'espèce humaine (au sens où l'on parle de la fin d'un individu, c'est-à-dire de sa mort). La fin de l'espèce humaine, non. L'homme survivra très certainement à l'effondrement. Il y aura assurément beaucoup moins de monde sur terre que maintenant. Au lieu des 7 ou 8 milliards actuels, quelques centaines de millions tout au plus. Ils seront cantonnés dans quelques régions privilégiées de la planète, les seules encore habitables (car n'ayant pas été transformées en déserts ou en broussailles) : les régions arctiques principalement. Mais ce ne sera pas la « fin des temps ». La fin de la civilisation, peut-être. Certainement, même. Mais la fin des temps, non.

On dira que cette distinction n'est que de peu d'importance, au vu de l'ampleur de l'effondrement lui-même, mais à tort. Car même si les perspectives qui s'offrent à nous ne sont pas particulièrement riantes, elles n'ont rien à voir avec une situation s'apparentant à celle qui faisait dire à La Rochefoucauld : « Ni le soleil

ni la mort ne se peuvent regarder en face ». Laissons ici de côté la question de savoir si la mort peut ou non se regarder en face. La Rochefoucauld pensait que non, Montaigne, au contraire, que oui. « N'ayons rien si souvent en la tête que la mort », disait ce dernier. Car « qui a appris à mourir, il a désappris à servir »(3). Mais c'est un autre débat. La question n'est pas ici de savoir si la mort peut ou non se regarder en face, mais si l'effondrement lié aux bouleversements climatiques à venir sont ou non assimilables à la mort. Or, encore une fois, la réponse est non. Clairement non.

À la différence de la mort, l'effondrement en question peut donc très bien se regarder en face. On ne dira peut-être pas que c'est en soi un spectacle très plaisant. On préférerait assurément en regarder un autre (les lendemains qui chantent, par exemple). Mais (et c'est ce qui compte) cela se laisse regarder. Pour le dire autrement encore, l'homme n'est pas condamné à la résignation et à l'inaction, en tout cas pas comme il l'est face à la mort (dont, tout au plus, on ne peut que repousser l'échéance, et encore, comme on le sait, dans d'étroites limites seule-

ment). En disant cela, je ne pense évidemment pas aux conférences sur le climat. Comme le relevait ici même récemment Slobodan Despot(4), ces réunions sont surtout l'occasion pour les membres de la suprasociété de resserrer entre eux leurs liens dans la perspective d'une meilleure mise en œuvre des mesures de consolidation du nouvel ordre mondial (autrement dit de leur propre dictature). Là, très clairement, est aujourd'hui leur priorité.

En ce sens, il n'y a rien à attendre de ces conférences. Personne, d'ailleurs, n'en attend rien. Et elles ne débouchent sur rien.

Non, je pense à autre chose : très exactement au fait qu'un certain nombre d'Etats ont d'ores et déjà anticipé les conséquences du réchauffement climatique, en prenant un certain nombre de mesures pour s'y adapter : d'ordre géopolitique notamment. On est au-delà ici de la lutte contre le réchauffement climatique. On part au contraire de l'idée selon laquelle personne n'entreprendra jamais rien de sérieux dans ce domaine. Jamais, en particulier, les Etats ne parviendront à s'entendre entre eux sur les sacrifices auxquels il leur faudrait consentir, à la fois collectivement et individuellement, s'ils voulaient *réellement* faire baisser le taux de gaz carbonique dans l'atmosphère : le faire baisser *réellement*. On en prend donc acte et plutôt que de se répandre en vaines lamentations, on décide de faire ce qu'il est encore possible de faire : s'adapter à la réalité.



**ZDZISLAW BEKSINSKI, AA82  
(1982), BEKSSTORE.COM**

On pourrait ici citer l'exemple des deux grandes puissances anglo-saxonnes, la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Dans un livre publié en 2010, *Climate Wars*, l'historien militaire Gwynne Dyer consacre ainsi tout un chapitre à ces deux pays. Il essaye d'imaginer à quoi ils pourraient ressembler en 2055. Il note en particulier quelque chose qui est aujourd'hui déjà une réalité, à savoir que ces deux pays se sont l'un comme l'autre tournés vers l'intérieur (« had turned inwards »)<sup>5</sup>. Il met cela en lien avec l'aggravation de la crise climatique. En 2055, le Brexit est chose faite depuis longtemps. Il y a longtemps que la Grande-Bretagne a coupé les ponts avec l'Union européenne. La Manche est devenue une barrière infranchissable. Le pays parvient ainsi à vaillamment à survivre au réchauffement climatique. Il est autosuffisant du point de vue alimentaire, mais s'il l'est, c'est justement qu'il ne laisse plus entrer personne. C'est le sens qu'il

faut donner au Brexit. La barque est pleine.

Quant aux Etats-Unis, à défaut de disposer de la Manche ou d'un éventuel équivalent, ils ont construit un mur infranchissable le long de leur frontière méridionale, mur les protégeant contre les migrations climatiques en provenance d'Amérique du sud. En contrepartie, ils importent de grandes quantités d'eau en provenance du Canada. C'est ce qui permet à leur population de ne pas mourir de soif. Encore une fois, l'auteur imagine ce qui pourrait se passer en 2055. Revenons à 2019. En 2019, personne n'a encore dit que les Américains allaient prochainement mourir de soif. Ce thème n'est pas encore devenu d'actualité. En revanche, tout le monde a entendu parler du mur que le président Donald Trump, un néo-isolationniste, se propose de construire le long de la frontière mexicaine, mur qui est actuellement au cœur d'une bataille politique opposant le président républicain à ses opposants démocrates au Congrès américain.

Le président Donald Trump se prétend climatico-sceptique, mais on peut à bon droit le soupçonner d'avoir en ce domaine une « pensée de derrière la tête ». S'il se prétend climatico-sceptique, il agit en revanche comme s'il croyait très fermement au réchauffement climatique et à ses conséquences. C'est là le paradoxe. Trump semble beaucoup plus conscient des dangers liés au réchauffement climatique qu'il ne le dit. Sans quoi il n'agirait pas comme

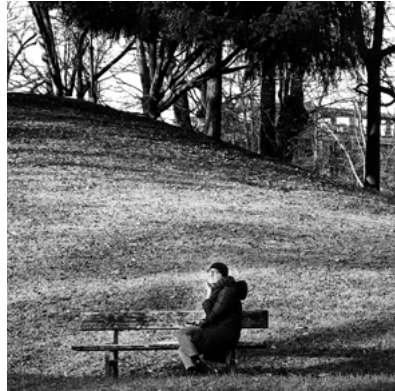
il le fait. Il a également une longueur d'avance sur les dirigeants de l'Union européenne, qui, s'accrochant désespérément aux chimères de la Cop24, laissent par ailleurs sans protection leur frontière méridionale avec l'Afrique, frontière, il est vrai, que le pacte de l'ONU sur les migrations leur fait une obligation stricte de ne plus défendre. Le président Donald Trump, lui, n'a pas signé le pacte de l'ONU sur les migrations. « Il m'a semblé plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que son imagination », disait Machiavel.

~~~~~  
NOTES

1. Cf. par ex. Clive Hamilton, *Requiem pour l'espèce humaine*, Presse de la Fondation nationale des sciences politiques, 2013. Le contenu même du livre est plus nuancé que son titre. Le dernier chapitre s'intitule en effet : « Reconstruire l'avenir » ! Cf. également Pierre-Henri Castel, *Le Mal qui vient : Essai hâtif sur la fin des temps* (Cerf, 2018). Là, en revanche, le sous-titre reflète bien la pensée de l'auteur du livre. D'ici quelques siècles au plus, d'après lui, l'espèce humaine aura purement et simplement disparu de la surface de la terre.
2. Cf. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015.
3. *Essais*, I, 20, Pléiade (1950), p. 120.
4. « *Le parfum revigorant de l'apocalypse* », *Antipresse* No 49.
5. Gwynne Dyer, *Climate Wars : The fight for survival as the world overheats*, Oneworld Publications, 2010, p. 183.

P H O T O B I O G R A P H I E

Promenade à Turin, 31.12.2018. Slobodan Despot



Pain de méninges

LA LITTÉRATURE DE L'« HUMANITÉ »

Qu'est-ce que cette nouvelle littérature d'humanité ? Serions-nous meilleurs aujourd'hui qu'hier ? On vient de découvrir un millièmè sujet de roman : l'humanité. Jusqu'ici l'on s'en était peu préoccupé. On peut dire que le sujet humanité n'existait pas et que nul ne l'avait traité. De quoi parlaient nos pères, je me le demande.

— Jules Renard, *Journal*, 18 décembre 1894.